LA PENSÉE ET LES HOMMES ASBL

Cahier d'Éducation permanente

Dossier n° 2024 - 021

Toiles@penser

Patrimoine et identité : quelles pertinences ?

Kevin Sayle

La Pensée et les Hommes

Émissions de philosophie et de morale laïque
pour la radio et la télévision – Publications

Fondateurs (1954)
Robert Hamaide, Georges Van Hout

Comité exécutif
Henri Charpentier, , Baudouin Decharneux,
Patricia Klein, Fernand Letist, Philippe Liévin,
Michèle Mignon, Claude Wachtelaer

Rubriques
Publications – Radio – TV
Colloques – Ateliers philosophiques

Secrétariat – Publications
Carmen Louis
02 640 15 20 – secretariat@lapenseeetleshommes.be
02 650 35 90 – revues@lapenseeetleshommes.be

Médias
Fabienne Vermeylen
media@lapenseeetleshommes.be

Adresse centrale
Avenue Victoria, 5 – 1000 Bruxelles
http://www.lapenseeetleshommes.be

La Pensée et les Hommes

Association reconnue d'Éducation permanente par la Fédération Wallonie-Bruxelles

Connaissez-vous nos publications ?

Nous publions annuellement trois dossiers thématiques et un numéro « Varia ».

Dans sa nouvelle conception, notre revue paraît annuellement sous la forme de trois livres brochés qui comptent chacun environ cent pages et regroupent le point de vue d'une dizaine de spécialistes du sujet traité.

Chaque volume ambitionne de faire le point sur une question relative à la philosophie et à la morale de notre temps ou de traiter en profondeur un sujet qui intéresse les défenseurs des idéaux laïques.

Comment s'abonner à nos publications ?

Le montant de l'abonnement pour trois dossiers annuels et un numéro *Varia* est fixé à

81 € pour la Belgique,
117 € pour l'Europe pour la version papier, et
38 € pour la version numérique sous forme de PDF ou ePub
(ou plus pour un abonnement de soutien).

Pour en savoir plus, visitez notre site Internet

http://lapenseeetleshommes.be

Les numéros relatifs à l'abonnement pour l'année 2024 seront consacrés aux thèmes suivants (sous réserve) :

n° 132-133 – *Mythologie, mémoire et narration. Le jeu des temporalités*
n° 134 – *1923-2023 L'exception turque vue de l'Europe*
n° 135 – *Francs-Parlers 2024*

Patrimoine et identité : quelles pertinences ?

Kevin Sayle

Le mot « patrimoine » évoque souvent des pierres froides, envahies par la végétation, figées sous le lierre, des églises silencieuses désertées par les chants, des châteaux délabrés où nichent des effraies, des costumes désuets, des recettes oubliées, ou encore des musées débordant d'outils artisanaux inutilisés et de manuels poussiéreux qui glorifient des époques révolues.

Derrière cette façade d'éternité, que révèle vraiment le patrimoine ? Est-il une richesse commune à partager ou un prétexte pour ceux qui préfèrent construire des murs plutôt que des ponts ? Les cathédrales gothiques, les châteaux du Moyen Âge, les mosquées, les synagogues, les temples aztèques, incas, bouddhiques, hindous ou autres mettent en lumière un processus universel de transformation : les idées ou les symboles porteurs de croyances, de divisions et de passions meurtrières peuvent, avec le temps, être réinterprétés pour devenir des éléments de culture partagés communs à l'humanité.

Ce processus n'efface ni l'origine ni le contexte historique des monuments, mais il les transforme en une vision nouvelle, fondée sur l'admiration et l'échange. Ainsi, ces forteresses et lieux de prière, autrefois instruments de puissance et de domination, sont devenus des monuments à la gloire du génie humain, des objets d'étude, des ponts entre les époques et les peuples, réaffirmant que l'héritage de l'un est aussi l'héritage de tous.

Ces édifices incarnent la possibilité d'un avenir où les passions identitaires laissent place à une culture mondiale enrichie par la diversité de ses racines. Ces lieux autrefois empreints de passions identitaires ou de pratiques exclusives se sont métamorphosés en éléments de culture mondiale, témoins d'un héritage culturel qui appartient à tous et sont considérées comme des joyaux de l'architecture et de la culture patrimoniale, des lieux où l'humanité rend hommage à une histoire collective.

Ils attirent des visiteurs de toutes cultures, fascinés par leur beauté et leur histoire. Ils symbolisent des civilisations qui ont contribué au

patrimoine mondial, au-delà des appartenances religieuses, politiques ou idéologiques. Ce qui fut autrefois un marqueur identitaire est devenu un objet de fascination universelle, une réinterprétation qui transcende les contextes initiaux. La beauté, le génie architectural, et la richesse historique deviennent des points de convergence pour une humanité en quête de mémoire commune.

Ces transformations montrent que les symboles jadis porteurs de divisions peuvent être intégrés dans un patrimoine partagé, où chaque culture enrichit la compréhension globale de ce que l'humanité peut accomplir.

Le mot « patrimoine » claque comme une injonction pour chaque individu, quelle que soit son propre patrimoine : « Souviens-toi d'où tu viens et d'où viennent les autres ! ». Mais souvenons-nous vraiment, ou bien est-ce qu'on nous impose des souvenirs filtrés, triés, aseptisés ? Ces monuments de gloire nationale et ces manifestations identitaires n'ont-ils pas souvent servi à produire des récits simplistes où l'Autre est effacé, invisibilisé ou diabolisé ?

Le patrimoine, loin d'être immobile, est en perpétuel mouvement : il est métissage, mélange et transformation. Les vieilles pierres ne parlent pas, c'est vrai, mais les échos des voix humaines qui les ont imprégnées continuent de résonner dans nos mémoires, se mêlant, s'opposant. Ces voix sont disparues, mais persistent sous forme de traces ou de réminiscences qui nourrissent encore l'imaginaire. Un patrimoine figé est une contradiction : tout ce qui est vivant évolue, et tout ce qui reste immobile finit par disparaître.

La célèbre pensée d'Héraclite, « Nous ne nous baignons jamais deux fois dans la même eau », exprime une conception du monde fondée sur le changement perpétuel. Tout est en flux, rien ne demeure identique. Cette idée peut éclairer notre réflexion sur l'identité et le patrimoine de tous et de chacun, qui sont aussi marqués par une tension entre la permanence et la transformation.

Le patrimoine mondial, qu'il soit matériel (monuments, sites naturels) ou immatériel (traditions, savoir-faire) peut incarner une résistance au changement. Il est conservé et transmis comme un témoignage intemporel des civilisations passées. Cependant, le patrimoine lui-même comme nous venons de le constater est soumis aux flux du temps : il se transforme sous l'effet des conditions naturelles, des guerres, des migrations, des évolutions culturelles et technologiques.

Dans un monde globalisé, les identités locales et nationales se rencontrent et deviennent universelles, s'influencent et parfois s'affrontent. Comme l'eau du fleuve, les identités culturelles sont toujours en mouvement, façonnées par les échanges, les hybridations et les tensions entre le local et le global.

George Bernard Shaw nous prévient : « Les *étiquettes sociales et les identités instrumentalisées peuvent devenir des prisons dorées* ». « Le patriotisme est votre conviction que ce pays est supérieur à tous les autres parce que vous y êtes né. » Ces discours qui sanctifient un âge d'or imaginaire – une société figée où chaque écureuil connaissait son gland – servent surtout à éteindre l'esprit critique et à poser des frontières absurdes. La réalité, elle, bondit toujours d'arbre en arbre. Alors, le patrimoine, à quoi bon ? Peut-être à poser des questions, plutôt qu'à répéter des réponses toutes faites. Peut-être à dialoguer avec les fantômes du passé, pour leur demander des comptes et construire autre chose, préserver l'essentiel et gommer l'accessoire ? Il ne doit pas être un étendard nationaliste ou un musée de cire, mais un tremplin vers une liberté plus grande.

Le patrimoine éducatif et littéraire, loin d'être un simple héritage à préserver, doit être un levier d'émancipation. Pourtant, il est souvent dévoyé, pris en otage par des logiques identitaires étriquées. Des penseurs contemporains tels que Raoul Vaneigem, Edgar Morin, Amin Maalouf, Martha Nussbaum ou Noam Chomsky, Paulo Freire ou Malala Yousafzai, nous alertent sur ces dérives. Ils nous rappellent que l'éducation ne doit pas enfermer dans un passé idéalisé, mais au contraire, ouvrir des horizons, cultiver le doute et le dialogue. Ces penseurs insistent sur le rôle universel de l'éducation dans la lutte contre les inégalités.

Freire voyait dans l'école un outil d'émancipation collective, un lieu où apprendre à « lire le monde » pour mieux le transformer. Malala, prix Nobel de la paix, considère l'éducation comme un patrimoine universel qui doit être protégé pour garantir la dignité et les droits de tous. Raoul Vaneigem critique l'éducation traditionnelle, qu'il considère comme un outil de conditionnement conçu pour préparer les individus à se soumettre aux exigences d'une société dominée par le profit, la productivité et la marchandisation. Il rejette une pédagogie qui inculque l'obéissance et la résignation, prônant au contraire une éducation libératrice, centrée sur le désir, la créativité et l'épanouissement de l'individu. Pour lui, apprendre doit être un acte joyeux, une exploration guidée par la curiosité et la soif de vivre pleinement, plutôt qu'une accumulation de savoirs destinés à reproduire un système oppressif.

Boualem Sansal et Kamel Daoud, deux écrivains algériens de renom, explorent dans leurs œuvres les thèmes de l'identité et du patrimoine, chacun apportant une perspective unique contemporaine, mettant en lumière les tensions entre tradition et modernité, et questionnant les constructions identitaires imposées par le pouvoir ou la société. Leur engagement littéraire et intellectuel les a exposés à des pressions politiques, reflétant les défis auxquels sont confrontés les écrivains dans des contextes de liberté d'expression restreinte.

Boualem Sansal, écrivain franco-algérien, critique la falsification de l'histoire et la promotion d'une identité unique, soulignant l'importance de la mémoire collective et de la diversité culturelle. Dans *Le Village de l'Allemand*[1], il aborde la dualité culturelle et les identités multiples, mettant en lumière les tensions entre héritage et modernité. Dans *Le Serment des barbares*[2], il dénonce la manipulation historique et l'imposition d'une identité monolithique, soulignant l'importance de la mémoire collective et de la diversité culturelle. Son essai *Le français, parlons-en !*[3] défend la langue française comme vecteur de transmission culturelle et d'ouverture sur le monde. Le 16 novembre 2024, Boualem Sansal a été arrêté à son arrivée à l'aéroport d'Alger en provenance de Paris suscitant l'inquiétude de ses proches. Les raisons de son arrestation par la direction générale de la sécurité intérieure algérienne restent inconnues, mais facilement devinées : Sansal est connu pour ses critiques acerbes du régime algérien et de l'islamisme. Récemment, il a fait des déclarations controversées sur *YouTube* concernant l'histoire territoriale entre l'Algérie et le Maroc, suggérant que l'ouest de l'Algérie faisait autrefois partie du Maroc. Ces propos ont pu être interprétés comme une atteinte à « l'intégrité territoriale », au patrimoine de l'Algérie, une accusation grave dans le contexte politique actuel qui montre bien que le patrimoine et l'identité sont encore de nos jours des motifs d'exclusion.

De son côté, Kamel Daoud, également écrivain algérien, ex-journaliste au *Quotidien d'Oran*, a opté pour la naturalisation française en 2020. Cette décision est perçue comme une réponse aux menaces pesant sur sa sécurité en Algérie, notamment après une *fatwa* émise contre lui en 2014 en raison de ses positions également critiques envers l'islamisme et le régime algérien. Sa naturalisation lui a offert une protection et une liberté d'expression accrues, lui permettant de poursuivre son travail littéraire en France. Kamel Daoud

[1] Boualem Sansal, *Le Village de l'Allemand*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2008.
[2] Boualem Sansal, *Le Serment des barbares*, Paris, Gallimard, coll. « Blanche », 1999.
[3] Boualem Sansal, *Le Français, parlons-en !*, Paris, Éd. du Cerf, 2024.

s'interroge sur l'identité algérienne contemporaine, notamment à travers le prisme de l'héritage colonial. Dans *Meursault, contre-enquête*[4], Daoud, montre que le patrimoine culturel et historique peut être réinterprété, comme lorsqu'il revisite *L'Étranger*[5] de Camus, donnant une voix et une identité à « l'Arabe » anonyme du roman original, questionnant ainsi la place de l'individu dans l'histoire et la société algériennes. Dans *Zabor ou Les Psaumes*[6], il explore la puissance de la langue et de l'écriture comme moyens de survie et d'affirmation identitaire.

Ces deux cas illustrent les défis auxquels sont confrontés les intellectuels en Algérie, où la liberté d'expression est restreinte et où les critiques du régime peuvent entraîner des représailles sévères. Les deux auteurs partagent une vision critique de l'Algérie contemporaine qui dérange, mettant en lumière les tensions entre tradition et modernité, et questionnant les constructions identitaires imposées par le pouvoir ou la société.

Les œuvres et les trajectoires de Boualem Sansal et Kamel Daoud illustrent de manière poignante les tensions et les conflits entre patrimoine et identité, notamment dans le contexte algérien. Ces auteurs, à travers leurs écrits et leurs prises de position, incarnent une réflexion critique sur la manière dont le patrimoine, souvent instrumentalisé, peut façonner ou enfermer les identités, tout en soulignant la nécessité d'un dialogue entre mémoire et modernité.

En Algérie, le patrimoine est profondément lié à des événements historiques marquants, comme la colonisation française et la guerre d'indépendance. Ce passé complexe a donné naissance à une identité nationale façonnée par des récits héroïques souvent monolithiques. Boualem Sansal et Kamel Daoud s'attaquent à cette construction identitaire, qu'ils perçoivent comme un outil de manipulation politique.

Dans leurs œuvres, les deux auteurs dénoncent l'instrumentalisation du patrimoine par le pouvoir pour asseoir une légitimité politique. Le régime algérien met en avant une lecture figée du passé, glorifiant la lutte anticoloniale tout en occultant d'autres dimensions de l'identité algérienne, comme son pluralisme culturel (arabe, berbère, kabyle, français, africain, etc.). Cette instrumentalisation crée des tensions, le récit national algérien tend à imposer une identité collective uniforme, excluant les identités régionales, ethniques ou religieuses divergentes. Sansal souligne comment

[4] Kamel Daoud, *Meursault, contre-enquête*, Alger, Éd. Barzakh, 2013.
[5] Albert Camus, *L'Étranger*, Paris, Gallimard, coll. « Blanche », 1942.
[6] Kamel Daoud, *Zabor ou Les Psaumes*, Alger, Éd. Barzakh, 2017.

cette approche réductrice alimente l'autoritarisme et empêche le débat public.

Le travail des deux auteurs montre également que l'identité ne doit pas être un simple héritage figé dans le patrimoine, mais un processus dynamique et évolutif. Pour eux, le patrimoine devrait être un tremplin pour interroger l'identité et non une prison qui la limite. Chez Sansal, l'identité algérienne est en crise, coincée entre des traditions figées et une modernité qui peine à s'imposer. Il appelle à une réconciliation avec le passé, mais dans une optique critique, refusant la glorification aveugle de l'histoire nationale. Chez Daoud, l'identité se construit à travers la langue et la narration. Il revendique le droit à une pluralité de récits et d'interprétations, en faisant de l'écriture un acte libérateur face à une identité souvent instrumentalisée.

Ces cas soulignent que l'identité ne peut être réduite à un patrimoine rigide, mais qu'elle doit être fluide, en dialogue constant avec les autres. Cette vision est particulièrement pertinente dans un monde globalisé, où les cultures s'entrelacent et où les identités locales doivent trouver leur place dans un contexte universel.

Finalement, les trajectoires de Sansal et Daoud illustrent le conflit constant entre patrimoine et identité : l'un représentant un socle parfois rigide, l'autre une quête de liberté. Ces conflits ne sont pas propres à l'Algérie ; ils se retrouvent dans de nombreuses nations cherchant à réconcilier leur passé avec les aspirations d'un avenir plus inclusif et universel. Leur message est clair : le patrimoine ne doit pas être une injonction, mais une source d'interrogation, un espace de réinterprétation permettant à l'identité de respirer, de s'adapter et de se renouveler.

Comme l'écrit Martha Nussbaum, une éducation véritable ne se limite pas à transmettre des compétences : elle forme des citoyens du monde, capables de penser de manière critique et d'agir avec humanité. À l'échelle universelle, Noam Chomsky[7] nous met en garde contre les systèmes éducatifs qui privilégient le conformisme et la soumission à des intérêts économiques, au détriment de la créativité et de l'esprit critique.

[7] Noam Chomsky (1928-2002) est un linguiste, philosophe et activiste politique américain, reconnu pour ses contributions à la linguistique moderne et sa critique des médias et des politiques étrangères américaines. Il est professeur émérite au Mit et auteur de nombreux ouvrages influents. Son travail a profondément influencé divers domaines académiques et sociaux.

Transmettre, c'est armer les esprits, non les cloisonner. L'éducation doit être pensée non pas comme un musée du passé, mais comme une force vivante, un patrimoine universel qui façonne l'avenir de l'humanité.

Comme le soulignaient déjà Montaigne et La Boétie, la véritable éducation libère l'esprit et combat les chaînes, qu'elles soient idéologiques, politiques ou culturelles. Montaigne affirmait que « mieux vaut une tête bien faite qu'une tête bien pleine », insistant sur l'importance de la pensée critique plutôt que d'un simple empilement de savoirs. La Boétie, dans son *Discours de la servitude volontaire*[8], nous rappelle que c'est par l'éducation que l'on apprend à résister aux oppressions, qu'elles soient extérieures ou intériorisées.

Mais attention ; l'éducation, comme le patrimoine, peut être une arme à double tranchant. Utilisée pour formater plutôt que pour émanciper, elle devient une cage dorée. Nous devons donc rester vigilants et nous demander sans cesse : transmettons-nous des clés pour ouvrir des portes, ou bien des chaînes pour asservir, des idées pour exclure ?

En fin de compte, le patrimoine est un miroir. Il peut nous montrer le pire – la nostalgie stérile, l'exclusion, le conservatisme borné. Mais il peut aussi révéler le meilleur : une humanité en mouvement, une richesse partagée, un horizon d'espoir. À nous de choisir ce que nous voulons y voir.

Prenons l'exemple de la cuisine : autrefois enracinées dans des pratiques locales, les traditions culinaires évoluent aujourd'hui sous l'influence de la mondialisation. Les plats traditionnels sont réinterprétés par les grands chefs à travers des influences étrangères tout en revendiquant une authenticité culturelle. Ainsi, certains plats ont des déclinaisons internationales qui, tout en les transformant, renforcent paradoxalement leur caractère emblématique. *Nems* au foie gras, *couscous* revisité, *sushi* à l'italienne : voilà un patrimoine vivant, dynamique, qui innove et se réinvente.. Qui aurait envie d'une cuisine limitée aux recettes d'un seul terroir ? C'est dans les mélanges, les emprunts, les hybridations que le goût éclate.

Repenser le rapport au patrimoine et à l'identité comme des réalités dynamiques, jamais figées implique d'accepter le changement comme une richesse : plutôt que de percevoir l'évolution des traditions comme une menace, nous pouvons y voir un processus vivant qui assure leur pertinence pour les générations futures. Les identités locales ne disparaissent pas dans le « fleuve » de la mondialisation elles s'y adaptent, se valorisent s'influencent

[8] Étienne de La Boétie, *Discours de la servitude volontaire*, France, 1576.

et se nourrissent mutuellement. Dans un monde en transformation, préserver le patrimoine mondial devient un moyen de créer une mémoire partagée, un dialogue entre les cultures et les époques, tout en honorant leur singularité. En agissant ainsi, nous pouvons non seulement protéger, mais aussi enrichir la diversité culturelle et patrimoniale de notre monde en perpétuel mouvement.

Pourquoi cette obsession de préserver le patrimoine comme une relique sacrée, au lieu de l'aborder comme une opportunité de réinvention joyeuse ? Observez notre environnement qui change. Les potagers communautaires où l'on cultivait de quoi nourrir les familles sont remplacés par des HLM ou par des pistes de *skateboard* où nos adolescents risquent de s'étaler sur le béton entre deux *selfies*. Les bibliothèques publiques, jadis pleines de savoirs et de récits, cèdent leur place à des boutiques de téléphones où l'on y change un écran cassé ou une batterie trop vite hors d'usage. Les ateliers de réparation de vélos disparaissent pour faire place à des magasins de trottinettes électriques qui envahissent nos trottoirs. Même les marchés où l'on achetait les produits locaux en échangeant des conversations disparaissent, remplacés par des distributeurs automatiques qui vendent des *snacks* industriels sous vide et des boissons énergisantes nocives. Tout cela nous fait sourire de nostalgie ou grincer des dents, mais est-ce là un progrès ou simplement l'échange de l'essentiel pour l'éphémère ?

Et que dire de l'identité, ce mot lourd de sens, mais léger de vérité ? Elle n'est pas une statue, elle est une rivière : fluide, insaisissable, mouvante. Vouloir la fixer, c'est la dessécher. Les fanatiques de la « pureté » identitaire semblent oublier que toutes les cultures, toutes les langues, toutes les traditions sont le fruit de croisements, de rencontres, d'emprunts.

En fin de compte, le patrimoine tout comme l'identité sont des miroirs. Ils peuvent nous montrer le pire – la nostalgie stérile, l'exclusion, le conservatisme borné. Mais ils peuvent aussi révéler le meilleur : une humanité en mouvement, une richesse partagée, un horizon d'espoir. À nous de choisir ce que nous voulons y voir.

Alors, revendiquons un patrimoine vivant, une identité multiple et non meurtrière, inclusive en perpétuelle métamorphose, qui nous grandit. Faisons de nos vieilles pierres des tremplins pour inventer demain, et non des prisons pour enfermer hier. Et surtout, souvenons-nous que rien n'est jamais acquis : patrimoine et identité, comme la liberté, se réinventent chaque jour.

La signification des mots patrimoine et identité changent avec le temps, en fonction des contextes sociaux, culturels et politiques. Les cathédrales par exemple, au Moyen Âge, elles représentaient la puissance de l'Église et

un espace de communion spirituelle. Aujourd'hui, elles sont aussi perçues comme des chefs-d'œuvre d'architecture, des symboles touristiques et des lieux d'identité culturelle, le travail des maîtres, compagnons et apprentis. La signification religieuse s'est souvent diluée au profit d'une appréciation esthétique ou patrimoniale. Les remparts de Carcassonne construits pour défendre la ville, ont été restaurés au XIX^e^ siècle par Viollet-le-Duc dans une vision romantique de l'histoire. Ils ne sont plus vus comme des ouvrages militaires, mais comme des monuments d'un passé idéalisé, au service du tourisme et de l'identité régionale.

Les usages évoluent et les éléments matériels du patrimoine sont souvent détournés ou réutilisés pour répondre à des besoins contemporains tels les amphithéâtres romains à l'origine, lieux de spectacles sanglants et de divertissements populaires, anesthésiant le peuple sont aujourd'hui des espaces culturels (concerts, théâtres, festivals) ou des attractions touristiques. Les arènes de Nîmes accueillent désormais des spectacles modernes, transformant leur usage sans renier leur histoire.

Les anciennes usines, des bâtiments industriels, comme les filatures ou les manufactures, ont été reconverties en musées, centres d'art contemporain ou espaces de *coworking*. L'usine Renault sur l'île Seguin, transformée en Fondation d'art moderne (la *Seine musicale*), illustre cette requalification d'un espace patrimonial.

Ce que l'on considère comme patrimoine digne de préservation évolue également. Certains lieux ou objets autrefois négligés ou dénigrés acquièrent une nouvelle importance au fil du temps, comme par exemple, les habitats ouvriers jadis perçus comme insignifiants ou dénués de valeur, ces quartiers ouvriers, comme la *Cité manifeste* à Mulhouse, sont aujourd'hui reconnus pour leur rôle dans l'histoire sociale et leur architecture fonctionnelle. Ils deviennent des témoins de l'évolution des conditions de vie et de travail. Les graffitis et le *street art*, les fresques urbaines, comme celles de Banksy, autrefois vus comme des actes de vandalisme, sont désormais considérés comme des œuvres d'art.

Les contextes sociopolitiques influencent l'évolution, les changements dans les régimes politiques, les idéologies ou les valeurs culturelles transforment également la manière dont un patrimoine est perçu. Des monuments de figures controversées, comme celles de confédérés aux États-Unis ou de Léopold II en Belgique, voient leur signification remise en question. Ces statues passent d'objets honorifiques à des symboles de critiques et de débat sur la mémoire collective.

Le numérique transforme nos perceptions. Avec les nouvelles technologies, les « vieilles pierres » peuvent être revalorisées et redécouvertes

d'une manière pédagogique comme la reconstitution virtuelle de Pompéi. Les technologies de réalité virtuelle permettent de redonner vie aux ruines en les restituant dans leur état d'origine. Cela modifie la manière dont les visiteurs comprennent et interagissent avec ces lieux, transformant leur perception d'endroits délabrés en espaces vivants.

En conclusion, le patrimoine n'est pas une relique figée, mais un processus vivant et évolutif. C'est une invitation à réinventer, à transmettre, à questionner, et à célébrer la diversité humaine. Les monuments et traditions, qu'ils soient transformés par le temps, les technologies ou les changements sociaux, deviennent des ponts entre les peuples et les époques, des témoins d'une mémoire collective en constante évolution. En intégrant les héritages locaux dans une vision mondiale, nous affirmons une humanité capable de transcender les divisions pour construire un avenir commun. Préserver le patrimoine, c'est le maintenir vivant et pertinent, en l'adaptant aux défis et aspirations du monde moderne. Ainsi, il ne s'agit pas seulement de protéger le passé, mais d'ouvrir des horizons pour le futur, en valorisant un patrimoine universel qui nous relie tous dans notre quête de sens et de liberté. Cette vision du patrimoine comme métissage et transformation invite à repenser sa conservation et sa transmission.

L'identité, comme le patrimoine, est une réalité fluide, façonnée par l'histoire, mais toujours en évolution. L'identité ne se réduit pas à un enracinement figé dans un passé glorifié ; elle est un métissage constant, une rivière nourrie par les apports des autres. Dans un monde globalisé, reconnaître cette dynamique est essentiel pour transformer le patrimoine en levier d'émancipation et l'identité en force inclusive, capable de célébrer la richesse des diversités tout en construisant une mémoire partagée. C'est dans cet équilibre entre mémoire et transformation que se dessinent les contours d'un avenir commun.

Nos Toiles@penser 2023

disponibles sur demande et sur notre site
https://www.lapenseeetleshommes.be

Identité

L'identité et l'écologie, Léo Goyens
Identité fantasmée, Baudouin Decharneux
La complexité de l'identité, Baudouin Decharneux
La guerre juste ou injuste, Fabienne Vermeylen
À la recherche d'une identité perdue : une identité retrouvée, Marcel Bolle De Bal
Identité brouillée, identité partagée : est-il possible de contribuer à un monde meilleur ? – 1, Michèle Syriex
Identité brouillée, identité partagée : est-il possible de contribuer à un monde meilleur ? – 2, Philippe Eloy
Identité brouillée, identité partagée : est-il possible de contribuer à un monde meilleur ? – 3, Claudine Cornet
Identité brouillée, identité partagée : est-il possible de contribuer à un monde meilleur ? – 4, Fabienne Vermeylen
Identité brouillée, identité partagée : est-il possible de contribuer à un monde meilleur ? – 5, Carmen Louis
Transformer les identités brouillées en identité partagée : le pari du dialogue interconvictionnel, J.-L. Cornez, S. Chonavey, T. Letovaltseva, R. Tyszblat, D. Leblond, S. Andouh
Au jardin des réminiscences, Marie-Laurette Fantinel

Qualité de la vie – Bien être

Le suicide assisté, enjeu bioéthique, Marcel Bolle De Bal
Libérations, Marcel Voisin
Cheveux, poils et voiles : interactions en surfaces et profondeurs, Dominique Van Neste

Monde associatif

Bruxelles Laïque, Fabienne Vermeylen
Les nouvelles formes de pauvreté, Fabienne Vermeylen

Enseignement

ÉVRAS à l'école, maladresses et remous, Claude Wachtelaer
Évaluation des enseignants, faut-il ouvrir la boîte de Pandore ?, Claude Wachtelaer
Adieu monsieur l'instituteur, retournez donc à l'école, Claude Wachtelaer

Wokisme

Du devoir de mémoire à la damnatio memoriae, le cas Roger Nols, Claude Wachtelaer

Retrouvez la liste complète de nos *Toiles@penser* sur notre site internet à l'adresse **www.lapenseeetleshommes.be**, dans le Catalogue des *Toiles@penser* ou classées par année dans notre Catalogue par année.

Vous souhaitez être tenu(e) au courant de nos publications, de nos émissions radiophoniques et de nos activités ?

Rien de plus simple,
consultez notre site internet
http://www.lapenséeeetleshommes.be

ou

renseignez-nous votre adresse de courriel
et nous vous enverrons nos programmes détaillés

La Pensée et les Hommes Asbl

Avenue Victoria 5 – 1000 Bruxelles
Tél. 0032 (0)2 640 15 20 – 0032 (0)2 650 35 90
secretariat@lapenseeetleshommes.Be
revues@lapenseeetleshommes.be
media@lapenseeetleshommes.be

Visitez notre site
www.lapenseeetleshommes.be

Association reconnue d'éducation permanente
par la Fédération Wallonie-Bruxelles